

Colloque international « L'Autre Printemps » - 21/22 novembre 2008. Première journée. Présentation générale.

Après 1948, chez nous, très peu de personnes voulaient le capitalisme ou un retour au capitalisme

UHL, Petr

2008, 3 pages

Article disponible en ligne à l'adresse :

< http://www.carcob.eu/IMG/pdf/autre_printemps_-_3_petr_uhl.pdf >

Pour citer cet article :

Référencement : UHL, Petr, « Après 1948, chez nous, très peu de personnes voulaient le capitalisme ou un retour au capitalisme », in *Colloque international « L'Autre Printemps » - 21/22 novembre 2008. Première journée. Présentation générale*, Bruxelles, CARCoB, 2008, [en ligne], < http://www.carcob.eu/IMG/pdf/autre_printemps_-_3_petr_uhl.pdf >, (date de consultation).

Colloque international « L'Autre Printemps » - 21/22 novembre 2008
Première journée - Présentation générale

3.

Après 1948, chez nous, très peu de personnes voulaient le capitalisme ou un retour au capitalisme

Radio Prague, sous la signature de Benjamin GUTTMAN, a diffusé en août 2008, une interview de Petr UHL, présenté comme « un marxiste proclamé et un fervent adversaire du régime d'Antonín NOVOTNÝ » qui s'est engagé dans le mouvement réformateur. En voici quelques extraits. Dans le premier, Petr UHL évoque l'abolition de la censure.

Il y a un événement qui reste mal apprécié : c'est le 29 février 1968. On a aboli la censure. Ma belle-mère était employée dans la censure. Je connais donc assez en détail ce qui s'est passé. C'est eux-mêmes, les employés de la censure, qui ont décidé de ne plus l'appliquer. Et tous étaient au Parti communiste. Il a fallu quinze jours au comité central du Parti pour qu'il accepte de soutenir cet état de fait. C'était incohérent, puisque, entre l'abolition elle-même et l'approbation du Parti, il y a eu quinze jours pendant lesquels les journaux étaient remplis de détails. C'étaient surtout des détails sur la répression des années 1950, sur les procès politiques qui étaient fabriqués de toute pièce et sur les mensonges. On s'est mis à connaître notre histoire. On a même fondé des revues à cause de ça, mais c'étaient les organes du Parti, par exemple l'académie des sciences, qui se sont mis à publier des brochures. Bien sûr, ce n'était pas 100 000 exemplaires, mais c'était suffisant.

(Question : la « troisième voie » (Ni capitalisme, ni socialisme bureaucratique) était-elle pour vous un mythe ?)

Non, ce n'était pas un mythe. Après 1948, chez nous, très peu de personnes voulaient le capitalisme ou un retour au capitalisme. Malgré tout, les gens protestaient. Ils protestaient contre l'étatisation absolue ou surtout contre la dictature. Mais une alternative, j'utilise le mot, bourgeoise ou capitaliste n'existait pas. La direction de NOVOTNY se moquait même de ce processus. Pourtant, de 1963 à 1968, il y eut une assez grande libéralisation dans le domaine culturel : l'art, la littérature, les films. On a même senti une nette différence concernant la libre circulation des individus. On a pu, sous certaines contraintes, voyager à l'étranger. Et ce qui me semble beaucoup plus important, ce fut l'application d'un nouveau code du travail selon lequel on n'était pas obligés de travailler d'une manière permanente et, selon lequel on était autorisés de demander un congé sans motif. Avant, il existait des motifs qui étaient en nombre très limités. Ça n'a duré que six mois, mais on était libres. Il y avait encore beaucoup d'autres

choses. On le sentait. Moi, je l'ai senti quand, un beau jour, je suis allé sur la place Wenceslas et ai vu dans un kiosque Le Monde que j'ai acheté pour trois couronnes. C'est ça ce que j'appelle la libéralisation. Le système n'était donc pas haï. Il était relativement soutenu sans grand enthousiasme.

La crise au comité central entre décembre 1967 et janvier 1968, résolue par la démission de NOVOTNÝ au poste de Premier secrétaire et l'arrivée de DUBČEK, suivi par un certain nombre de mesures, ont donné naissance au Printemps de Prague et au socialisme à visage humain. L'ensemble de ces événements a convaincu la population qu'il fallait soutenir ce processus. Les gens ne polémiquaient pas pour savoir si le régime de NOVOTNÝ était socialiste ou pas. C'était nous, les marxistes, très minoritaires, qui en discussions. En 1968, le soutien de la population au Printemps de Prague était actif, elle participait aux changements des rapports sociaux et de la situation politique. Elle y participait activement.

A partir de mai et surtout juin 1968 au moment où la menace soviétique est devenue réelle, il n'y avait presque personne dans la société tchécoslovaque qui aurait pu oser dire : ' je suis contre le socialisme à visage humain.' Tout le monde soutenait DUBČEK, SVOBODA, ČERNÍK, KRIEGEL et les autres. Bien sûr, il y avait toujours 5 ou 10 % de staliniens, mais cette minorité se taisait et n'avait pas le courage de s'exprimer. Ils ont trouvé le courage après l'intervention... C'était même difficile pour eux, après l'intervention, d'influencer la population dans ce sens-là. Je pense que le socialisme à visage humain était un mot d'ordre qui était valable parce que ce n'était pas un mensonge.

Nous [les marxistes], on pensait que le socialisme était quelque chose d'autre. Néanmoins nous avons soutenu ce mouvement, tout en soulignant l'importance de l'autogestion territoriale et de production dans l'entreprise, par le biais des conseils d'ouvriers. Enfin, nous avons surtout voulu souligner l'importance du tiers-monde qui était négligé ; c'est-à-dire les rapports du monde riche, y compris le nôtre, et les pays sous-développés. C'était peut-être le plus grand problème de notre mouvement avec le courant dominant. Mais ce n'était pas un antagonisme ou une contradiction. Alors, je pense que le mot d'ordre 'socialisme à visage humain' était correct, réel et bien-fondé.

Petr UHL